

j'avais entrelacé avec un autre à fleurs rouges, et qui était chaque jour l'objet de mes soins. Je venais d'apercevoir une petite truffe suspendue aux épines de cet arbuste, singularité dont je cherchai aussitôt à me rendre compte. Dans le langage des fleurs et des plantes dont je me servais avec Adèle, la truffe marquait une surprise; de ce qu'elle était attachée à mon rosier de prédilection, je devais conclure que j'avais été surpris près de l'objet de ma tendresse; et cette surprise devait avoir été forte, la truffe étant fixée, non à une petite branche, mais au tronc principal. En cela je reconnus la main d'Adèle; toutefois je ne comprenais pas comment, après avoir tracé sur le papier que j'avais trouvé dans ma chambre des reproches si terribles, elle pouvait me donner dans le jardin un avertissement si amical.

J'examinai de nouveau les desseins du cactus et de la renouée des prés, et il me sembla que je n'y retrouvais pas le crayon d'Adèle. Les ombres m'inquiétaient de souplesse et de moelleux, et se distinguaient au contraire par un ton sec; les épines du cactus avaient une inflexibilité qui m'alarmait. Non, dis-je en frémissant, ce dessin n'est pas l'œuvre d'Adèle. Mais qui donc alors a pu pénétrer les secrets de notre langage et découvrir les mystères de nos pensées? Qui a pu diriger contre mon cœur des coups non moins sûrs que cruels? Si nous avons été surpris, comme l'indique l'avis du rosier, où l'avons-nous été? Mon départ et le mariage d'Adèle, deux événements si subits, seraient-ils la conséquence de cette surprise? En ce cas, c'est un même coup qui nous frappe tous deux à la fois, et la même persécution pèse sur nos destinées. Je ne puis donc abandonner Adèle dans ces tristes conjonctures; elle doit apprendre qu'il existe un autre être pour qui les jours du bonheur se sont à jamais évanouis, et qui, comme elle, a résolu de passer le reste de sa vie dans les larmes.

Mais quelles fleurs choisirai-je pour lui écrire? Quel emblème pourrait exprimer ce que j'éprouve en ce moment et peindre l'exaltation de mon âme? Il faut qu'elle sache que le l' aime, et qu'elle trouvera en moi un cœur qui sait la comprendre et l'admirer. Quand elle était en repos; quand je la voyais, gracieuse image du bonheur innocent, courir en se jouant dans le jardin, j'aurais regardé comme un crime de troubler le calme de son printemps. Mais maintenant que je sais qu'elle souffre en silence, et que j'ai vu couler sur ses joues des larmes précieuses, je ne dois pas l'abandonner à sa douleur. Elle apprendra ce que jusqu'à présent je n'ai point osé lui avouer. Loin donc de moi les fleurs banales de la louange! il me faut celles qui expriment l'amour.

Et je peignis une branche de myrte et une fleur de lilas, marquant ainsi la première émotion de tendresse que je ressentais pour Adèle.

Mais ensuite cela me parut trop peu. Ce que j'éprouve, me dis-je, n'est point une première émotion, c'est toute l'affection que peut inspirer un être comme elle. Et à côté de la fleur de lilas je dessinaï deux roses, une blanche et une rouge: l'amour, à peine né, se change en une flamme brûlante.

Non content de ces premiers emblèmes, je dessinaï sur une autre ligne un jasmin rouge de l'Inde, pour dire à Adèle que mon sort dépendait désormais du sien. J'achevai la ligne en peignant une tulipe; cette fleur n'était guère nécessaire, car mon billet était déjà par lui-même une déclaration complète.

Je trouvais cependant que ce n'était point encore assez: il faut, me dis-je, que je lui manifeste toute la force du sentiment qu'elle m'inspire, et que je lui ouvre entièrement mon cœur; et sur une troisième ligne je dessinaï un hélioïpe.

Je ne pouvais dire plus; mais il me parut alors que j'avais été trop loin, et je craignis qu'Adèle ne se fâchât contre moi; c'est pourquoi j'ajoutai à ma troisième ligne une petite fleur blanche que nous appelions l'épi de la Vierge, et qui marquait la candeur de mes vœux.

Puis, sans perdre un instant, le traversai le jardin, et j'allai déposer mon dessin sur la table à ouvrage d'Adèle, au milieu de ses broderies.

Oui, me dis-je en retournant à ma chambre, j'ai dû agir ainsi. C'est moi qui suis cause que l'on décide si cruellement de son sort; elle saura du moins que je déplore son malheur, que je pense sans cesse à elle, et que, si j'ai troublé sa félicité, je suis loin d'être heureux moi-même.

Après un certain temps je commençai à réfléchir sur ce que je venais de faire. Des doutes et des inquiétudes sans nombre m'assaillirent; je craignais que ma lettre, au lieu d'arriver à sa destination, ne tombât entre les mains de celui qui avait surpris notre secret, et cette pensée m'alarmait tellement que je retournai à la chambre d'Adèle pour reprendre ce que j'y avais placé quelques instants auparavant. J'entraï d'un pas timide et en jetant de tous côtés des regards furtifs, de peur d'être découvert. Adèle n'était pas là; mais je vis, assis près de la table à ouvrage, mon oncle qui tenait d'une main mon dessin et de l'autre le vocabulaire des emblèmes.

Je demeurai interdit et couvert de confusion; il me semblait que j'avais devant moi un juge sévère. Mon premier mouvement fut de me jeter à ses pieds, de le prier de me pardonner et de ne pas rendre sa fille malheureuse; mais le trouble dont j'étais saisi me fit rester immobile sur le seuil de la porte.

De son côté, mon oncle, quoiqu'il m'eût certainement aperçu, ne changea pas non plus d'attitude. Il regardait alternativement le dessin et la liste des emblèmes.

J'allais m'éloigner complètement atterré, quand mon oncle leva les yeux sur moi et m'ordonna de m'approcher.

J'obéis en tremblant.

VIII.

—Je suppose, me dit-il, que tu auras dessiné ceci pour qu'Adèle en fit hommage à son prétendu.

Dans le trouble qui s'était emparé de moi, je ne trouvai rien à répondre, et je restai debout devant mon oncle, les yeux baissés, attendant avec anxiété sa redoutable sentence.

—Car elle t'aura dit, continua-t-il, qu'elle va se marier

incessamment. Je trouve néanmoins qu'il eût mieux valu que ce dessin fût offert par le marié que par la mariée.

La pâleur de mon visage devint sans doute extrême en ce moment, car il me sembla que mon oncle, après m'avoir jeté un regard, avait compassion de moi, et adouciissait en même temps sa physionomie et ses paroles.

—Mais laissons cela, reprit-il; toi qui as une bonne tête et un cœur généreux, voyons si tu approuves les plans que je forme pour votre bonheur à tous deux.

Il garda un instant le silence, mit dans une de ses poches le dessin et la feuille des emblèmes, puis, me prenant la main, il me dit avec un intérêt et un abandon qui me remplirent d'étonnement.

—Tu sais qu'un père doit songer à l'avenir de ses enfants. Ma fortune est médiocre, et si la vigne nous fournit de quoi subsister, ce n'est qu'à force de culture et parce que la famille n'est pas nombreuse. J'avais, il est vrai, avant de m'établir, gagné par mon travail et avec l'aide de Dieu beaucoup plus que je ne possède aujourd'hui. Mais les guerres m'ont fait éprouver de grandes pertes. Quoi qu'il en soit, un homme d'honneur est venu me trouver dernièrement et m'a dit: Depuis l'âge de quinze ans j'ai travaillé sans relâche et je suis maintenant dans ma trente-cinquième année. La fortune m'a souri, mais j'ai les bras épuisés et les mains endurcies. C'est pourquoi je désire entrer dans le repos de la vie domestique. J'ai vu dans votre maison une jeune fille qui est un ange; je lui offre tout ce que je possède, et de plus un cœur qui peut la rendre heureuse, car il n'est ni épuisé ni endurci. Donnez-moi votre fille en mariage.

—Mon oncle s'interrompit de nouveau; puis, me regardant avec une extrême tendresse, il continua ainsi:

—Qu'aurais-tu répondu, Manuel, si tu t'étais trouvé à ma place? Et cet homme courageux qui avait travaillé avec ardeur pendant la première moitié de sa vie afin de porter honorablement le poids de l'autre moitié, cet homme taisait par modestie une circonstance qui lui donnait droit de tout obtenir de moi. Il avait sauvé à la fois de la mort du corps et de celle de l'âme mon second enfant. Vois si je n'ai pas dû regarder comme une bénédiction du Ciel, de pouvoir accorder à un tel homme la main d'une fille chérie. Ainsi, me suis-je dit, outre qu'il assure le sort de mon Adèle, il me donne encore le moyen d'achever l'éducation de cet autre enfant dont je lui dois la vie. Ne te semble-t-il pas, Manuel, que c'est une nécessité pour moi de suivre la voie que Dieu m'indique et de ne pas troubler ceux qui paraissent destinés à y marcher?

—O mon père! m'écriai-je sans pouvoir lever les yeux.

Mon oncle continua:

—Ainsi, ai-je pensé tout d'abord, que je pourrai faire étudier Manuel à l'Université, lui ouvrir une carrière et lui fournir les moyens de devenir un homme. Car, tu le sais, nous sommes tous des enfants jusqu'à ce que, par le travail de nos mains ou celui de notre intelligence, nous nous rendions dignes de considération dans la société. Et comme, lorsque nous venons de naître, on nous allaite, on fortifie notre corps et on lui apprend à se mouvoir par lui-même; ainsi, dans la première jeunesse, quand nous ne sommes encore que des nouveau-nés pour la pensée, il faut que ceux qui ont quelque expérience de la vie nous dirigent, nous éclairent, et guident pour ainsi dire par la main nos sentiments. Sans cela nous risquerions de nous égarer à chaque pas, d'inspirer bientôt de l'horreur à nos semblables et de nous montrer ingrats envers Dieu.

—Ingrat, oh! jamais, dis-je d'une voix émue. L'allusion, par là même qu'elle avait été faite avec toute la délicatesse possible, avait pénétré très-profondément dans mon cœur.

Mon oncle gardait le silence, pour ne pas trahir dans son accent l'agitation de son âme.

—On peut se tromper, repris-je, et croire que l'on fait une chose indifférente, tandis qu'elle ne l'est pas en réalité; mais quant à être ingrat, jamais!

—Je le sais, Manuel, dit mon oncle; ainsi ne nous oublie pas et donne-nous souvent de tes nouvelles, pour que nous sachions que tu es heureux et en bonne santé; quand il y aura des vacances, tu viendras les passer avec nous. Mon plan te sourit-il? n'est-il pas vrai que tu travailleras bien et que tu prendras gaiement ton parti? car c'est là ce que nous désirons tous, cher enfant, ton avancement et ton bonheur.

Et m'ayant pressé contre son cœur, mon bon oncle s'éloigna les larmes aux yeux. Quant à moi, les sanglots me suffoquaient, et je retournai à ma chambre pour me livrer sans témoin à toute mes émotions.

La scène qui venait de se passer m'avait rempli d'une admiration mêlée de tendresse pour mon bienfaiteur. J'étais obligé de reconnaître qu'il y avait quelque chose au monde qui valait bien ma passion pour la solitude et la rêverie: c'était le noble caractère de mon oncle. Père vigilant, il avait surpris ma correspondance symbolique avec sa fille; peut-être m'avait-il observé dans le jardin et avait-il lu, dans mes regards le trouble insensé qui m'agitait. Le premier mouvement de son indignation avait dû être terrible. Celui qu'il avait admis par humanité au sein de sa famille, un fils adoptif, était sur le point d'empoisonner son existence. Quelle horreur et quelle ingratitude! avait dû s'écrier le père offensé. Comment pouvait-il contenir son juste ressentiment? Et pourtant il avait eu cet empire sur lui-même; ses lèvres ne s'étaient ouvertes que pour faire entendre des paroles de tendresse, de cette tendresse admirable d'un père, qui ne pardonne pas seulement, mais qui oublie; et il m'avait laissé comme anéanti par le sentiment de sa magnanime bonté.

IX.

Je fus tiré de mes réflexions par un léger bruit qui m'était très-familier et qui avait pour moi un charme inexprimable. Cette fois cependant il me fit frémir. Mon cœur palpait avec une telle violence qu'il semblait avoir absorbé toute ma vie. Ma tête était en proie au vertige. Je me contraignais pour ne pas lever les yeux.

Adèle, car c'était elle, s'avança vers moi, et s'arrêta en

apercevant sur mes joues la trace des larmes que je venais de répandre.

—Allons, me dit-elle avec douceur, ne sois donc pas enfant; si j'avais su que ma conversation dût te faire tant de peine, je n'aurais pas ouvert la bouche. Suppose que je ne t'ai rien dit, et que je suis absolument la même que j'étais hier, sans les emblèmes dont je t'ai parlé. Aussi bien il nous faut dire adieu aux emblèmes.

—Je le sais, répondis-je.

—Ce matin, continua-t-elle, je n'ai pu comprendre pourquoi tu me quittais si brusquement. Comme je m'éloignais, je rencontrai mon père. Il avait l'air très-sérieux; cependant il ne me gronda pas, mais je crois qu'il remarqua que j'avais pleuré. Il m'accompagna jusque dans ma chambre, et m'exprima le désir de voir les dessins que tu avais faits pour moi. Je les lui donnai, et, dans mon trouble, je ne pris pas garde que la feuille des emblèmes s'y trouvait mêlée. Il ne manifesta aucun mécontentement, mais il me dit, en me regardant avec beaucoup de tendresse, que je ne devais plus penser à ces amusements. Tu sais que je ne lui répliquai jamais. Il se retira, et j'allai aussitôt placer mon avis dans ton rosier. Ainsi, nous devons renoncer à dessiner des fleurs.

—Oui, répondis-je, c'en est fait, plus de fleurs.

—Mais je ne veux pas que tu t'affliges pour cela. Sois sûr que tes regrets ne sont pas plus vifs que les miens; car, pour parler franchement, le langage que nous avons adopté me plaisait beaucoup, et j'aurais volontiers passé la moitié du jour à peindre des emblèmes. Aujourd'hui même j'avais commencé une guirlande que je voulais te donner comme souvenir le jour de ton départ. J'y aurais fait entrer une vingtaine de mes fleurs de prédilection. En les dessinant, je sentais mon chagrin se calmer, et il me semblait que j'étais beaucoup plus disposée à faire tout ce que mon père exigerait de moi. Mais tu es très-agité, Manuel; on dirait que tu es sur le point de te trouver mal.

En effet, un pareil entretien m'était insupportable. Je savais que c'était mon devoir de fuir cette aimable enfant; je regardais de tous côtés d'un œil inquiet, craignant à chaque instant de voir paraître mon oncle, l'air indigné et la bouche pleine des plus amers reproches; et cependant je n'avais pas le courage de fermer l'oreille à des paroles qui s'insinuaient dans mon âme et en remuaient toutes les fibres. Ainsi, hésitant entre un plaisir et un devoir, sans jouir de l'un ni accomplir l'autre, j'étais tourmenté par une mortelle angoisse.

—Ecoute, me dit Adèle en s'efforçant de calmer une agitation qui croissait au contraire en même temps que son intimité et sa franchise, je manifesterai le désir de continuer la musique à laquelle j'avais renoncé; tu l'appréhendas aussi à tes moments perdus, et de cette manière nous nous formerons un autre langage qui ne sera pareillement compris que de nous deux et qui remplacera le premier. Nous pourrions du moins dire si nous sommes joyeux ou tristes: que faut-il de plus? Mon idée ne te plaît-elle pas? Mais tu restes muet, et tes yeux sont fixés sur le jardin. Tu t'affliges sans doute de ce qu'il va cesser d'être un parterre émaillé de fleurs, pour redevenir un simple potager comme il était autrefois. Ne me suis-je pas consolée, pour qu'il t'en coûtât moins de te résigner? Déjà j'ai dit à ma mère que, puisque tu pars et que l'on me marie, on pourra faire du jardin ce que l'on voudra, car je le considère comme n'existant plus pour moi.

En ce moment nous entendîmes la voix de ma tante.

—On m'appelle, dit Adèle; il faut que j'aille mettre le couvert, et tu peux penser comme cela m'est agréable; je crois que les invités sont le pilote et mon oncle. Mais je t'avertis que si, pendant le dîner, tu ne me donnes un peu de courage et ne prends pas un visage plus riant, je vous quitte ou me mets à pleurer.

En disant cela elle s'éloigna. J'écoutai quelques instants le bruit de ses pas et celui des plis de sa robe, tandis qu'elle traversait le jardin; et quand mon oreille n'entendit plus rien, il me semblait encore que sa douce voix résonnait dans mon cœur comme la plus pure mélodie. En même temps je me sentis affranchi d'un poids terrible, de la crainte que mon oncle ne me surprit dans un tête-à-tête avec sa fille; et je résolus d'éviter à tout prix la rencontre d'Adèle jusqu'au jour de mon départ.

J'eus bientôt à faire d'autres efforts sur moi-même. En présence d'Adèle il m'avait fallu contenir mes sentiments les plus intimes, quand ils menaçaient d'éclater avec trop de violence et de renverser les barrières que leur opposait ma raison; maintenant je devais les réprimer entièrement, les étouffer et les ensevelir sous des dehors trompeurs; je devais me montrer calme et de sang-froid quand mon cœur et ma tête étaient en feu. On m'appela pour le dîner; je ne voulus pas me faire attendre.

Je trouvais réunis à table mes deux oncles, ma tante, Adèle et le pilote. Celui-ci fit preuve d'un esprit plein de finesse et de verve, et soutint avec tous une conversation animée. Je ne pouvais l'écouter sans admiration, et j'étais obligé de convenir intérieurement qu'il valait cent fois mieux que moi. La conversation étant bientôt devenue familière et enjouée, mon oncle Narcisse lui demanda tout à coup, pour le mettre à l'épreuve, s'il savait, lui qui voulait se marier, quels sont les devoirs d'un mari: à quoi il répondit, sans hésiter, qu'ils consistent à se procurer deux choses par le travail, savoir: la bonne humeur et le pain de chaque jour, et à demander à Dieu deux autres choses, la paix de l'âme et la santé.

—Je vois, dit ma tante, que vous serez un très-bon mari, comme vous avez été un excellent pilote. Mais vous qui avez tant voyagé dans les pays lointains, n'avez-vous pas vu mille choses curieuses qui pourraient nous intéresser?

—Je désire vous satisfaire, mère, répondit le pilote. Sans aller bien loin, j'ai vu, il y a peu de temps, la chose la plus rare et la plus étonnante qu'il soit possible d'imaginer.....

—Un conte, dit mon oncle Narcisse en l'interrompant.

(A continuer.)